

# L'Abeille.

4<sup>e</sup> e. Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

4<sup>e</sup> e. Année.

VOL. IV.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 22 Janvier, 1852.

No. 13.

## HYMNE DE LA NUIT.

Le jour s'éteint sur tes collines,  
O terre où languissent mes pas !  
Quand pourrez-vous, mes yeux, quand pourrez-vous,  
[vous, hélas !  
Saluer les splendeurs divines  
Du jour qui ne s'éteindra pas ?  
Sont-ils ouverts pour les ténèbres  
Ces regards altérés du jour ?  
De son éclat. ô Nuit ! à tes ombres funèbres  
Pourquoi passent-ils tour à tour ?

Mon âme n'est pas lasse encore  
D'admirer l'œuvre du Seigneur ;  
Les éans enflammés de ce sein qui l'adore  
N'auraient pas épuisé mon cœur !  
Dieu du jour ! Dieu des nuits ! Dieu de toutes les  
[heures !

Laisse-moi m'élever sur les feux du soleil !  
Où va vers l'occident ce nuage vermeil ?  
Il va voiler le seuil de tes saintes demeures  
Où l'œil ne connaît plus la nuit ni le sommeil !  
Cependant ils sont beaux à l'œil de l'espérance  
Ces champs du firmement ombragés par la nuit.  
Mon Dieu ! dans ces déserts mon œil retrouve et suit  
Les miracles de ta présence !

Ces chœurs étincelants que ton doigt seul conduit,  
Ces océans d'azur où leur foule s'élève,  
Ces fanaux allumés de distance en distance,  
Cet astre qui paraît, cet astre qui s'enfuit,  
Je les comprends. Seigneur ! tout chante, tout m'instruit  
Que l'abîme est comblé par ta magnificence,  
Que les cieux sont vivants, et que ta providence  
Remplit de sa vertu tout ce qu'elle a produit !  
Ces flots d'or, d'azur, de lumière,  
Ces mondes nébuleux que l'œil ne compte pas,  
O mon Dieu, c'est la poussière  
Qui s'élève sous tes pas.

O Nuits ! déroulez en silence  
Les pages du livre des cieux ;  
Astres, gravitez en cadence  
Dans vos sentiers harmonieux ;  
Durant ces heures solennelles,  
Aquillons, repliez vos ailes ;  
Terre, assoupissez vos échos ;  
Etends tes vagues sur les plages,  
O mer ! et berce les images  
Du Dieu qui t'a donné tes flots.

Savez-vous son nom ? La nature  
Réunit en vain ses cent voix ;  
L'étoile à l'étoile murmure :  
Quel Dieu nous imposa nos lois ?  
La vague à la vague demande :  
Quel est celui qui nous gourmande ?  
La foudre dit à l'aquilon :  
Sais-tu comment ton Dieu se nomme ?  
Mais les astres, la terre et l'homme  
Ne peuvent achever son nom.

Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon âme !  
Tombez, murs impuissants, tombez !  
Laissez moi voir ce ciel que vous me dérobez !  
Architecte divin, tes dômes sont de flamme !  
Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon âme !  
Tombez, murs impuissants, tombez !

Voilà le temple où tu résides !  
Sous la voûte du firmament  
Tu ranimes ces feux rapides  
Par leur éternel mouvement !  
Tous ces enfants de la parole,  
Balancés sur leur double pôle,  
Nagent au sein de tes clartés,  
Et des cieux où leurs feux pâlisent  
Sur notre globe ils réfléchissent  
Des feux à toi-même empruntés

L'Océan se joue  
Aux pieds de son Roi ;  
L'aquilon secoue  
Ses ailes d'effroi ;  
La foudre te loue  
Et combat pour toi ;  
L'éclair, la tempête,  
Couronnent ta tête  
D'un triple rayon :  
L'aurore t'admire,  
Le jour te respire,  
La nuit te soupire,  
Et la terre expire  
D'amour à ton nom !

Et moi, pour te louer, Dieu des soleils, qui suis-je ?  
Atome dans l'immensité,  
Minute dans l'éternité,  
Ombre qui passe et qui n'a plus été,  
Peux-tu m'entendre sans prodige !  
Ah ! le prodige est ta bonté !

Je ne suis rien, Seigneur, mais ta soif me dévore ;  
L'homme est néant, mon Dieu, mais ce néant t'adore,  
Il s'élève par son amour ;

Tu ne peux mépriser l'insecte qui t'honore ;  
Tu ne peux repousser cette voix qui t'implore,  
Et qui vers ton divin séjour,  
Quand l'ombre s'évapore,  
S'élève avec l'aurore,  
Le soir gémit en crepe,  
Renaît avec le jour.

Qui, dans ces champs d'azur que ta splendeur inonde,  
Où ton tonnerre gronde,  
Où tu veilles sur moi,

Ces accents, ces soupirs animés par la foi, [de ;  
Vont chercher d'astre en astre un Dieu qui me répond  
Et d'échos en échos, comme des voix sur l'onde,  
Roulant de monde en monde,  
Retentir jusqu'à toi.

LAMARTINE.

## LETRE PASTORALE DE MGR. L'ÉVÊQUE DE MONTREAL.

POUR LA FIN DE L'ANNÉE 1851.

" Cette lettre, N. T. C. F., est pour épancher notre cœur paternel dans le sein de notre famille et vous faire, fils bien aimés, les souhaits de la nouvelle année. Elle vous porte la parole et la bénédiction de votre premier pasteur dans ce jour qui réveille nécessairement les plus douces sympathies. Que de choses conlèraient de notre plume si nous laissons notre

cœur à toutes ses émotions ! Mais nous comprenons que ce moment d'épanchement doit être court.

L'année 1851 s'est, comme toutes les autres, évanouie comme une ombre fugitive et dissipée comme une fumée légère. Pleurons, si nous avons eu le malheur de la presser dans le péché ; car ce serait encore une année de perdue. Aujourd'hui nous sommes plus près d'une année de l'éternité. Réjouissons-nous, car notre rédemption approche, si nous sommes sérieusement préparés à entrer dans les années éternelles. Pendant l'année qui vient de s'écouler, nous avons reçu une infinité de grâces ; remercions en le père des lumières de qui vient tout don parfait. La mort nous a enlevé beaucoup de nos frères. Prions pour eux et entendons les nous dire : *L'an dernier, ce fut notre tour, cette année sera le vôtre.* Puisse ce cri lugubre qui s'échappe de toutes les tombes nous faire sentir jusqu'à un fond de l'âme qu'il est temps de nous réveiller de notre léthargique indifférence pour notre salut !

Cette terre est un lieu d'exil ennuyant ; ne nous y attachons donc pas. Ce monde n'est qu'une figure qui passe ; laissons-le donc passer avec tous ses faux biens. Cette vie est une vallée de larmes ; ne nous livrons donc pas à ses vaines joies. Déjà nous avons un pied dans la fosse ; n'allons donc pas de l'autre danser et sauter comme des insensés. Le temps passé a été bien mauvais ; rachetons-le donc par des bonnes œuvres qui peuvent seules assurer notre vocation et notre élection à la vie éternelle.

Et puisque nous sommes ici en famille, Nous vous dirons, N. T. C. F., tout ce que nous inspire l'affection paternelle que Nous vous portons à tous. Oui, Nous vous dirons nos joies et nos douleurs ; nos espérances et nos craintes. Depuis quelques années la société de Tempérance nous comble de joie parcequ'elle fait votre bonheur en vous procurant l'abondance de tous les biens spirituels et temporels. Les fruits de vie qu'elle produit, sont si délicieux, que vous avez presque tous voulu vous en nourrir en vous engageant à ne jamais prendre aucune boisson enivrante. Ils sont heureux ceux qui parmi vous sont